

Duparcque a beaucoup vanté le liniment ammoniacal ⁽¹⁾; mais ses succès dataient surtout de la fin de l'épidémie (septembre 1829).

On a fait des frictions variées avec des substances calmantes. De simples frictions, longtemps et lentement exercées, apaisaient les douleurs ⁽²⁾. Des cataplasmes émollients appliqués à la plante des pieds ont quelquefois diminué l'érythème ⁽³⁾.

En un mot, c'est plutôt une médecine des symptômes qu'une thérapie directe, rationnelle et efficace, qu'on a dirigée contre l'acrodynie.

IV. — ÉLÉPHANTIASIS DES GRECS.

L'éléphantiasis des Grecs est une maladie générale ou diathésique, très-grave, fort lente dans ses progrès, ordinairement réfractaire aux moyens de l'art, se manifestant par trois séries de symptômes : 1^o par des altérations de la peau et de quelques muqueuses, consistant en des taches, des tubercules et des ulcérations; 2^o par des lésions du système nerveux, conduisant à l'abolition de la sensibilité; 3^o par des troubles profonds de la nutrition, ayant pour résultats l'atrophie, la désorganisation, le sphacèle.

Ces traits principaux de l'éléphantiasis des Grecs ne se manifestent ni dans tous les cas, ni avec le même degré d'intensité. Lorsque ceux de la première série dominent, la maladie est appelée *lèpre tuberculeuse*; si les phénomènes de la seconde l'emportent et s'unissent à ceux de la troisième, il en résulte une autre forme nommée *lèpre anesthétique*.

L'éléphantiasis des Grecs diffère essentiellement de l'éléphantiasis des Arabes et de la lèpre vulgaire. L'emploi des mots *éléphantiasis* et *lèpre*, sans détermination précise, a été une source d'embarras et d'erreurs. Beaucoup d'observations sont restées stériles par l'impossibilité de les rattacher à l'un ou à

⁽¹⁾ *Nouvelle Biblioth. méd.*, 1829, t. III, p. 342.

⁽²⁾ Service de Cayol; *Lancette*, t. I, p. 233.

⁽³⁾ Genest, p. 377.

l'autre de ces genres. Il est vrai que plusieurs auteurs n'ont voulu voir dans ces diverses maladies que des degrés ou des formes du même état morbide. Ainsi, Gerlach ⁽¹⁾, Raymond ⁽²⁾, Schilling ⁽³⁾, Hensler ⁽⁴⁾, Ruelle ⁽⁵⁾, Fournier ⁽⁶⁾, M. Pierquin ⁽⁷⁾, M. Gibert ⁽⁸⁾, M. Devergie ⁽⁹⁾, ont cru reconnaître des analogies suffisantes, sinon pour les confondre, du moins pour les grouper très-étroitement. Mais il n'existe réellement entre elles aucun lien de parenté nosologique. Les symptômes et surtout les causes les distinguent et les séparent. La pellagre elle-même avait été assimilée aux lèpres; c'était encore le résultat d'une appréciation peu rigoureuse. L'éléphantiasis des Grecs est une maladie spéciale, différente de toutes les autres, ayant une physionomie et des caractères parfaitement tranchés.

a. — **Historique de l'éléphantiasis des Grecs.** — Peu de maladies ont une chronologie aussi ancienne. On la fait remonter au temps de Job, dont la maladie aurait offert quelques rapports avec cette lèpre dévorante. Mais cette opinion a trouvé de sérieux contradicteurs ⁽¹⁰⁾. Les Hébreux avaient, indépendamment de la lèpre blanche ou *leucé*, une autre affection plus grave encore ⁽¹¹⁾, le *tsarâth* ⁽¹²⁾, à laquelle on a reconnu

⁽¹⁾ *De elephantiasi*. Francof. Oder., 1694.

⁽²⁾ *Hist. de l'éléphantiasis*. Lauzanne, 1767.

⁽³⁾ *De lepra*. Traj. ad Rhenum, 1769. (Baldinger; *Sylloge select. opuscul.*, t. III, p. 1.)

⁽⁴⁾ *Beytrage zur, etc.* Hamb., 1790. (*Comment. de rebus gestis Lips.*, t. XXXIII, p. 695.)

⁽⁵⁾ *Essai sur l'éléphantiasis et les maladies lépreuses*. Paris, 1802.

⁽⁶⁾ Article *Éléphantiasis* du *Dictionnaire des Sciences méd.* en 60 vol., t. XI, p. 401.

⁽⁷⁾ *Journ. des Progrès*, t. XI, p. 142.

⁽⁸⁾ *Bullet. de l'Acad. de Méd.*, t. XIV, p. 116. Cependant, dans son *Traité des maladies de la peau*, M. Gibert expose dans deux chapitres très-distincts l'histoire de l'éléphantiasis des Grecs et celle de l'éléphantiasis des Arabes.

⁽⁹⁾ Il rapproche toutes les maladies appelées lèpres, et les divise en lèpres avec hypertrophie, et lèpres avec atrophie. (*Maladies de la peau*, p. 529.)

⁽¹⁰⁾ Reiske; *De morbo Jobi difficillimo periscytacismo græco, etc.* Helmstad, 1685. — Wolfgangus Wedelius; *De morbo Hiobi*. Iena, 1689. — Roussille-Chamsera; *Réflexions sur la maladie de Job*. (*Mém. de la Soc. méd. d'émulat.*, t. II, p. 501.)

⁽¹¹⁾ *Lévitique*, chap. XIII, v. 2.

⁽¹²⁾ M. Cazenave propose de consacrer cette dénomination, en l'affectant à l'éléphantiasis des Grecs. (*Maladies de la peau*, p. 401.)

beaucoup de ressemblance avec l'éléphantiasis des Grecs (1). Ce fut pour la dompter que Moïse imposa des prescriptions à la fois religieuses et hygiéniques. Cette maladie existait en Égypte, comme l'attestent divers témoignages (2), et peut-être était-elle fréquente en Phénicie, à l'époque où cette contrée fut occupée par les Israélites. Aussi est-ce à elle qu'on a rapporté cette annotation d'Hippocrate, que la plus grave des lèpres était la maladie phénicienne (3).

Ce fut dans des régions voisines qu'Aretée l'étudia et en fit une peinture si fidèle, si saisissante, que de nos jours encore elle peut servir de type. Cette affection était déjà appelée *éléphantiasis*, parce qu'elle passait pour la plus redoutable des maladies, comme l'éléphant est le plus volumineux et le plus fort des animaux. On la nommait aussi *leontiasis*, parce qu'elle donne au visage un aspect effrayant; *satyriasis*, parce qu'elle s'accompagne de l'excitation libidineuse des organes sexuels. Aretée montre l'éléphantiasis déformant la face par ses tubercules saillants, distincts et nombreux; tuméfiant les sourcils, le nez, les lèvres, les oreilles; faisant tomber les poils; donnant à la peau la rudesse et l'inégalité du cuir de l'éléphant; produisant des ulcérations, des désorganisations et la chute successive du nez, des doigts, des mains ou des pieds, permettant néanmoins à la vie de se maintenir. Il ne manque que peu de traits au tableau tracé par Aretée (4). Cette description si exacte justifie mieux que tout autre motif

(1) Roussille-Chamseru; *Mém. de la Soc. méd. d'émulat.*, t. III, p. 335.

(2) Lucrèce cite l'*elephas* comme maladie propre aux rivages du Nil. (*De natura rerum*, lib. VI, v. 112.)

(3) Hippocrate; *Prædict.*, lib. XI, n° 49. — Les manuscrits ont offert des différences très-grandes dans le passage dont il s'agit. Les uns, et principalement Foës, ont écrit *φθινξη* (*Opera Hipp.*, p. 114), faisant ainsi dire à Hippocrate que les lèpres blanches sont une des maladies les plus mortelles, comme celle qu'on nomme *consumption*. Mais Galien avait écrit *νοσος φοινικεως*, et le sens de la phrase en devient plus intelligible, en même temps qu'elle exprime un fait historique assez important, c'est-à-dire que les lèpres deviennent de nature mortelle, comme la maladie phénicienne. (Wolfgangus Wedelius; *Propempticon inaug. de morbo Phœniceo Hippocratis*. Iéna, 1702.)

(4) Aretée; *De causis et signis morborum*, trad. Wigan, ed. Boerh., folio. Lugd.-Batav., 1731, lib. XI, p. 67.

la désignation, consacrée par le temps, d'éléphantiasis des Grecs.

C'est probablement encore dans la Syrie qu'Archigène d'Apamée avait observé cette maladie; mais elle n'était confinée ni en Égypte ni dans quelques provinces occidentales de l'Asie. Elle avait paru en Europe, chez les Gaules surtout, où déjà de nombreux remèdes lui étaient opposés (1). Elle était rare en Italie, où Celse ne la connut que par des informations plus ou moins précises (2). Galien l'avait vue peut-être à Alexandrie; mais il en parle à peine, et encore n'est-ce que pour faire jouer un rôle à la bile noire et pour célébrer les vertus merveilleuses de la vipère (3). Marcellus, de Bordeaux, qui devint maître des Offices sous Théodose et Arcadius, avait eu sans doute l'occasion de voir l'éléphantiasis chez les Gaules; du moins il l'indique d'une manière assez exacte (4). Il est présumable qu'Aélius l'avait observée en Égypte; néanmoins, il aime mieux copier la description d'Archigène (5).

Les médecins arabes avaient eu de trop nombreuses occasions de voir l'éléphantiasis pour le passer sous silence; mais au lieu de prendre le nom donné par les Grecs, ils se servirent des termes *djoudzan* (6), *dsjuddam*, *alzuzam*, *jazam* (7), *judam*, *juzam*, qui furent traduits par le mot *lèpre*; d'où il suit que les dénominations d'éléphantiasis des Grecs et de lè-

(1) Aretée dit: *Alia item medicamenta sunt innumera Cellarum, quos hac tempestate Gallos vocant, etc.* (*De curat. morbor. diuturn.*, liber secund., cap. XIII, p. 135.)

(2) *De re medica*, lib. III, cap. II, sect. XII, p. 153.

(3) *Opera. De humorib.*, p. 35 et 36. — *De tumorib. præter nat.*, p. 43. — *De arte med. ad Glauc.*, XI, p. 10. — *De simplicium medicam.*, lib. XI, sect. V, t. II, p. 77.

(4) Marcellus; *De medicam. lib.*, cap. XIX. (*Artis medicæ principes*, éd. Henri Étienne, t. I, p. 322.)

(5) *Tetrabibl.* IV, serm. I, cap. CXX, éd. Henri Étienne, p. 663.

(6) Albucasis; *De chirurg. ed. Arab. et Lat.* Oxoniæ, 1778, éd. de Channing, s. XLVII, p. 94.

(7) Avicenne; *Opera. Canon*, lib. IV, fen. III, tract. III. — Le traducteur d'Haly-Abbas rend le mot *jazam* par *elephanta*. (Roek et Danielsens, p. 5.) Haly-Abbas avait divisé la maladie en celle qui produit la chute des membres, et celle qui ne la produit pas. (*Ibid.*, p. 33.)

pre des Arabes sont synonymes ⁽¹⁾. Quelques auteurs ont même adopté ce dernier nom ⁽²⁾.

Mais déjà nous sommes entrés dans une nouvelle phase. L'éléphantiasis des Grecs n'avait pas cessé parmi les Hébreux, malgré l'observation des lois de Moïse, et on put attribuer à ses cruelles atteintes la mort de Lazare ⁽³⁾. Lorsque plusieurs siècles après il fit irruption dans presque toute la chrétienté, Louis le Jeune plaça ses victimes sous le patronage de Saint-Lazare; il créa un ordre dont le grand maître devait toujours être un lépreux ⁽⁴⁾. La lèpre elle-même était alors en honneur, parce qu'on la croyait envoyée du Ciel pour le salut des âmes; les malades étaient pansés et soignés par les personnages les plus éminents, logés et nourris dans des maisons spéciales ⁽⁵⁾, dont le nombre prouve à quel point s'éleva celui des individus atteints ⁽⁶⁾. Plus tard, ces malheureux devinrent un objet d'horreur et de méfiance; on tint leur maladie pour éminemment contagieuse; ils furent séquestrés dans les léproseries hors des villes. En y entrant ils devaient renoncer à la vie civile. Ils assistaient eux-mêmes à l'office des morts célébré en leur faveur. Ils ne pouvaient plus disposer de leurs biens; le divorce était de droit. Si, par exception, on leur permettait d'approcher des villes, ils devaient annoncer leur présence par le son d'une petite cloche ou d'une crécelle. Ils ne pouvaient entrer dans les maisons et étaient obligés de rester à distance des personnes. Accusés, en 1321, d'avoir voulu empoisonner les fontaines et les rivières en s'y baignant,

⁽¹⁾ Lorry emploie ces deux noms. (*De morb. cut.*, p. 276.)

⁽²⁾ Turner; *Maladies de la peau*, t. I, p. 1. — Fuchs; *De lepra Arabum*. Virceb., 1831. Lorsque, dans le cours de ce chapitre, le mot lèpre sera employé, il signifiera lèpre des Arabes.

⁽³⁾ Forest; *Obs. chir.*, lib. XI, p. 106. — Fallopi; *Opera*, t. I, p. 268. — Greg. Horstius; *Obs. med.*, sect. IV, p. 388. — Cette opinion est combattue par Freige; *De morbo Lazari*. Halæ-Magdeburg., 1733.

⁽⁴⁾ Moehsen; *De medicis equest. dign. orn.*, p. 56. (Sprengel; *Hist. de la Médecine*, t. II, p. 370.)

⁽⁵⁾ On les a appelées *misellaria*, *ladreries*, *maladreries*, *lazaretti*, *léproseries*, etc.

⁽⁶⁾ En France, sous Louis VIII, il y avait 2,000 léproseries. (Velly, Villaret et Garnier; *Hist. de France*, t. II, p. 291.) — En Europe, au XIII^e siècle, on comptait 19,000 léproseries; en Angleterre. Norfolk en avait 18, Norwich, 20, etc. (Danielssen et Boeck, p. 131.)

ils furent définitivement bannis de la société ou même brûlés ⁽¹⁾.

L'augmentation considérable du nombre des lépreux en Europe, pendant le moyen âge, fut attribuée à l'influence des Croisades; mais il y en avait beaucoup même avant la première. Grégoire de Tours mentionne un hôpital et des bains destinés à cette catégorie de malades. En 615, après un tremblement de terre, l'éléphantiasis s'était répandu à Rome et avait défiguré un grand nombre de personnes ⁽²⁾. En 643, Rotharis, roi des Lombards, publiait des lois sévères contre les lépreux. Dans le VIII^e siècle, Othmar, en Allemagne, et Nicolas, abbé de Corbie, en France, construisaient les premières léproseries ⁽³⁾.

Ainsi, ce ne furent pas les Croisés qui à leur retour de la Palestine infectèrent l'Europe. Toutefois, on doit convenir que ce fut l'époque où la lèpre se répandit avec le plus de fureur. L'excès d'abord, les revers et la démoralisation ensuite, et peut-être des causes générales qui ont échappé à l'appréciation des investigateurs, ont pu contribuer à ce résultat; mais la lèpre ne fut pas la seule conséquence de ces grandes perturbations de la santé publique. C'était aussi la période où le feu Saint-Antoine, où la plique, où le scorbut, où la syphilis, où le rachitis faisaient leur apparition, comme quelques siècles auparavant, la variole, la rougeole, la scarlatine, avaient fait la leur. Le séjour des Européens en Syrie, en Palestine, en Égypte, berceau de l'éléphantiasis, les disposa sans doute à contracter cette cruelle maladie, et ils purent la répandre ensuite, non par la contagion, mais par voie d'hérédité.

Vers la fin du XV^e siècle, elle parut décroître. On se relâcha dans le XVI^e de la rigueur des mesures adoptées contre les lépreux. Selon A. Paré, la lèpre s'était réfugiée le long de la Méditerranée. En Angleterre, la diminution faisait aussi des

⁽¹⁾ Manuscrit de la Biblioth. impér. sous le n^o 10298, avec le titre de *Chronique abrégée de France, 1585*. (Fuchs; *Lepra Arabum*, p. 71.)

⁽²⁾ Sigonius; *Hist. Italiae*. Francof., 1591, lib. XI, p. 33. (Fuchs, p. 71.)

⁽³⁾ Raymond, p. 107.

progrès partiels et inégaux ⁽¹⁾. Dans le nord de l'Europe, elle semblait au contraire non-seulement ne rien perdre de son intensité, mais en acquérir une plus grande.

Du XI^e au XVI^e siècle, l'éléphantiasis des Grecs fut décrit par de nombreux observateurs, parmi lesquels on peut citer Constantin l'Africain ⁽²⁾, Théodorick ⁽³⁾, Gilbert l'Anglais ⁽⁴⁾, Gordon ⁽⁵⁾, Arnaud de Villeneuve ⁽⁶⁾, Gadesden ⁽⁷⁾, Fernel ⁽⁸⁾, Leon. Fuchs ⁽⁹⁾.

L'Europe centrale avait présenté, dans le XVII^e siècle, l'extinction successive de l'éléphantiasis des Grecs. Mais ce fléau ne devait pas disparaître de la surface du globe. Il a continué ses ravages en une multitude de contrées, en dépit de la diversité des climats, des races, des usages et des conditions hygiéniques. Jetons un coup d'œil sur les différentes régions du globe où, depuis le siècle dernier, il a régné et règne encore :

Prosper Alpin avait observé l'éléphantiasis des Grecs en Égypte. Devenue par la suite moins fréquente, cette fatale infirmité n'en comptait pas moins, il y a cinquante ans, au nombre de ses victimes un amiral de la flotte égyptienne ⁽¹⁰⁾. Depuis, on l'a rencontrée le long de la côte septentrionale d'Afrique ⁽¹¹⁾.

L'Asie, qui avait été à ses limites occidentales un foyer

⁽¹⁾ Danielssen et Boeck, p. 183.

⁽²⁾ *De morbor. cognit. et curat.*, 1536, lib. VII. Il admet quatre genres de lèpre, sous les noms de léonine, éléphantine, alopecienne, tyrienne. Cette lèpre tyrienne, dont Hensler a également fait mention, se distinguait par le détachement de larges lames épidermiques, imitant le changement de peau des serpents. (*Comment. de rebus gest. Lips.*, t. XXXIII, p. 710.)

⁽³⁾ *Chirurg.*, t. III, c. LV.

⁽⁴⁾ *Compendium artis Med.*, in-4°. Lugd., 1510, lib. VIII, f. 330 A.

⁽⁵⁾ *Lilium med.*, p. 1, c. 22.

⁽⁶⁾ *Opera*, fol. 186.

⁽⁷⁾ *Rosa anglica*, lib. II, cap. VII.

⁽⁸⁾ *Universa medicina. Pathologia de partium morbis et sympt.*, lib. VI, cap. XIX. De elephantia, p. 450.

⁽⁹⁾ *Paradozorom*, lib. XI, cap. XVI, p. 86.

⁽¹⁰⁾ Breton; *Journal de Leroux*, t. XXXVI, p. 369.

⁽¹¹⁾ Deleau, à Constantine (*Mém. de Méd. militaire*, t. LII, p. 282); — Gaudineau, à Philippeville (*Ibid.*, p. 213); — Jackson, dans le Maroc (*Edinb. Journ.*, t. VI, p. 459).

spécial de l'éléphantiasis des Grecs, devait le présenter plus tard dans une multitude d'autres localités. Ainsi, il fut trouvé au Malabar par Kœmpfer ⁽¹⁾, et ensuite étudié au Bengale avec la plus grande attention par les médecins Anglais ⁽²⁾, notamment par Robinson. C'est là que cet habile observateur en a distinctement signalé les deux principales variétés ⁽³⁾, et qu'ont été faites des recherches thérapeutiques d'un certain intérêt ⁽⁴⁾.

Cette maladie a pénétré en Chine, principalement dans les provinces de Canton, de Kwangsi, de Fukien ⁽⁵⁾, ainsi que dans l'empire du Japon, dans les îles de Java ⁽⁶⁾, de Sumatra, d'Amboine, d'Otaïti ⁽⁷⁾, etc.

Des documents nombreux nous ont appris combien l'éléphantiasis des Grecs est répandu dans les îles Maurice ⁽⁸⁾ et de la Réunion ⁽⁹⁾, de Madère ⁽¹⁰⁾ et des Canaries ⁽¹¹⁾, de la Guadeloupe ⁽¹²⁾, de la Martinique, de la Jamaïque, de Sainte-Lucie ⁽¹³⁾, etc.

Cette maladie est également très-commune à la Guyane,

⁽¹⁾ *Amœnit. exoticæ*, fasc. III, obs. 8, p. 561.

⁽²⁾ Ainslie; *Transact. of the roy. asiatic. Society*, t. I. — H.-H. Wilson; *Kushia or leprosy, as known to the hindus*. (*Transact. of the Med. and Phys. Soc. of Calcutta*, t. I, p. 1.)

⁽³⁾ *Medico-chirurg. Transact.*, t. X, p. 27.

⁽⁴⁾ W. Jones; *Asiatic researches*, t. II, p. 149. — Cooke; *Lettre, etc.* (*Bullet. de l'École de Méd. de Paris*, 1808, p. 95.)

⁽⁵⁾ *Medical Times*, t. VIII, p. 407.

⁽⁶⁾ Cleyer; *Eph. nat. curios.*, dec. II^a, ann. II, obs. V (et *Coll. acad.*, t. III, p. 531.) — Mentzelius; *De elephantia Javæ nova*. Francof. ad Viadrom, 1683.

⁽⁷⁾ *Voyages de Cook*, t. II, p. 245; t. III, p. 404; t. IV, p. 70.

⁽⁸⁾ Kinnis; *Obs. on eleph. as it appeared in the île de France*. *Edinb. Journ.*, t. XXII, p. 286. — *De la lèpre tuberculeuse*, par Bertin, de l'île Maurice. Thèses de Paris, 1856, n° 269.

⁽⁹⁾ Couzler; *Journal de Méd.*, 1757, t. VII, p. 406.

⁽¹⁰⁾ Thomas Heberden; *Medical Transact. of the Coll. of Phys. of London*, t. I, p. 23. — Adams visite, en 1803, le lazaretto de Funchall, à Madère. Il a donné des figures de lépreux dans *Morbid poisons. Leprosy*, p. 265; London, 1807.

⁽¹¹⁾ Observations faites à Santa-Cruz de Palma, par Perez Gonzales. Thèses de Paris, 1851, n° 78, p. 20. Sur 30,000 individus, 70 lépreux.

⁽¹²⁾ Peyssonnel et Damonville; *Philosoph. Transact.*, 1758, p. 38.

⁽¹³⁾ Cassan; *Mémoire sur le climat des Antilles, etc.* (*Mém. de la Soc. méd. d'Émulat. de Paris*, t. V, p. 102.)

surtout à Cayenne, où Bajon l'observa, et où elle est appelée *mal rouge* ⁽¹⁾; à Surinam, où Schilling l'étudia avec soin ⁽²⁾. Elle n'est rare ni au Brésil ⁽³⁾, ni au Pérou ⁽⁴⁾, ni au Mexique ⁽⁵⁾. On l'a vue à New-York ⁽⁶⁾; et à Tracadie, à Neguac, dans le New-Brunswick ⁽⁷⁾, au nord de la Caroline septentrionale.

Les latitudes européennes analogues en ont offert de nombreux exemples. Ainsi, l'Islande ⁽⁸⁾, les îles Feroë ⁽⁹⁾, les îles de Schetland, se rangent dans cette série. Toutefois, l'éléphantiasis avait beaucoup diminué dans ces dernières depuis l'année 1742 ⁽¹⁰⁾.

La lèpre de Norwège mérite une mention toute particulière, non-seulement par sa fréquence et par sa gravité, mais surtout à cause des recherches importantes et du beau travail de MM. Danielssen et Boeck ⁽¹¹⁾. Ces observateurs ont conservé la dénomination de *spédalskhed*, usitée depuis longtemps en

⁽¹⁾ Mémoires pour servir à l'histoire de Cayenne. Paris, 1777, t. I, p. 250. — Bergeron; *Mal rouge de Cayenne comparé à l'éléphantiasis*. Thèses de Paris, 1823, n° 156. — Noyer; *Revue méd.*, 1834, t. II, p. 235.

⁽²⁾ *De Lepra*, traj. ad Rhen., 1761. (Baldinger; *Sulloge, etc.*, t. III, p. 1.)

⁽³⁾ Principalement à Minas-Geraes. Soarès, de Meirelles; Thèses de Paris, 1827, n° 6. — Sigaud; *Clinicat et maladies du Brésil*. (Morphœa, San Lazaro.) — Rendu, Acad. des Sciences, 1846. (*Archives*, 4^e série, t. XII, p. 116.) L'éléphantiasis des Grecs y est appelé *morphœa*.

⁽⁴⁾ Visite du consul de France, en 1850, au lazaret de Quito; et *Mém. sur la lèpre*, par le Dr Rafael Echeverria, lèpreux lui-même et enfermé dans ce lazaret. (*Bullet. de l'Acad. de Méd.*, t. XVI, p. 851.)

⁽⁵⁾ Berlin; Thèse, p. 16.

⁽⁶⁾ Plusieurs cas observés à l'hôpital de Bellevue, par Reese. (*American Journal*, 1850, January, p. 98.)

⁽⁷⁾ Skene, Key, Toldarvy et Gordon. *The New-York Journ. of Medicine*, 1844, sept., p. 279. — *London med. Gaz.*, juin 1844. (Cazenave; *Annales*, t. I, p. 380.) — James Johnston; *Medical Times*, t. XI, p. 97.

⁽⁸⁾ Robert; *Bullet. de l'Acad. de Méd. de Paris*, t. III, p. 316. — Thorstensen; *Mém. de l'Acad. de Méd.*, t. VIII, p. 47. (En 16 ans, sur 24,282 décès, il y en eut 209 causés par la lèpre, p. 50; néanmoins, elle a diminué.) — D'après MM. Schleisner et Hjaltelin, on compte en Islande 150 lèpreux pour 52,000 habitants. (Guérault; *Observations médicales recueillies pendant le voyage scientifique de S. A. I. le prince Napoléon dans les mers du Nord*. Thèses de Paris, 1857, p. 12.)

⁽⁹⁾ Lucas Debis; *Descript. of the Feroë islands*. (Danielssen et Boeck, p. 184.)

⁽¹⁰⁾ Arthur Edmondston; *Edinb. Med. and Surg. Journ.*, 1810, t. VI, p. 161.

⁽¹¹⁾ *Traité de la spédalskhed, ou éléphantiasis des Grecs*, trad. du norvégien par M. Cosson (de Nogaret), avec atlas de 24 planches. Paris, 1848.

Scandinavie, en l'appliquant aux deux formes de l'éléphantiasis des Grecs.

Cette maladie, anciennement connue dans ces contrées ⁽¹⁾, règne surtout dans la province de Bergen ⁽²⁾, où fut établie une léproserie dès l'année 1276 ⁽³⁾; elle est moins répandue dans les départements de Trondhjem, de Molde et de Christiania.

La Suède offre encore moins de spédalskhes ⁽⁴⁾. Mais il en existe un assez grand nombre dans la Bothnie orientale ⁽⁵⁾ et dans l'Esthonie ⁽⁶⁾. On en a observé jusque dans le Kamtschatka ⁽⁷⁾.

Voilà donc cette cruelle maladie solidement implantée dans des contrées très-froides, comme elle s'est montrée vivace et meurtrière dans les régions équatoriales. Mais elle n'a pas entièrement abandonné la zone tempérée de notre hémisphère. Rencontrée par Gmelin et Pallas ⁽⁸⁾ près de Cherson et d'Astracan, elle a été décrite par de Martius sous le nom de *lèpre taurique* ou de *Crimée* ⁽⁹⁾.

La Grèce antique ne connut point l'éléphantiasis d'Aretée, ainsi que l'atteste le silence d'Hippocrate; mais la Grèce moderne n'a pu s'en garantir. En 1840, il y avait 162 lèpreux ou spédalskhes en Messénie, en Laconie et dans diverses îles ⁽¹⁰⁾. M. Boeck en a visité 88 dans ces provinces. M. Pallis a con-

⁽¹⁾ Bartholin; *Acta Med. et Phil. Hafniæ*, 1671-1672, Obs. 49. — Martin; *Mém. de l'Acad. de Suède*, 1760, t. XXI. (*Comment. de reb. gest. Lips.*, t. XI, p. 211; — et *Coll. Acad.*, part. étrang., t. XI, p. 285.)

⁽²⁾ Heiberg; *Bullet. des Sciences méd. de Férussac*, t. XIII, p. 227.

⁽³⁾ Danielssen et Boeck, p. 132.

⁽⁴⁾ Retzius, réponse à Trompeo. *Annali universali di Medicina*, oct. 1840. (*Annales de Thérapeut. de Rognetta*, 1844, p. 396.)

⁽⁵⁾ Uddman; *De lepra*. Upsal, 1763. (Linné; *Amœnitates Acad.*, t. VII, p. 94.)

⁽⁶⁾ Meyer. — Albrecht. — Brandt. — Riga, 1825. (*Bullet. des Sciences méd. de Férussac*, t. X, p. 346.)

⁽⁷⁾ Juosemzoff; *Gaz. méd. de Russie*. (Cazenave; *Annales des maladies de la peau*, t. II, p. 160.)

⁽⁸⁾ Sprengel; *Hist. de la Méd.*, t. V, p. 606.

⁽⁹⁾ Henr. de Martius; *De lepra Taurica*. Lipsiæ. (Jos. Frank; *Delectus opusculorum*, t. II, p. 167.) L'identité de ces maladies est avérée. (*Ibid.*, p. 176.)

⁽¹⁰⁾ Danielssen et Boeck, p. 185.

firmé ces observations en 1842 (1). Les îles de Chypre (2), de Crète (3), de Rhodes (4), de Samos (5), d'Eubée (6), ont offert des exemples nombreux de cet éléphantiasis, qui n'a pas épargné l'île de Malte (7).

L'Italie conserve beaucoup de lépreux dans sa région septentrionale, c'est-à-dire dans le Piémont et surtout dans les provinces de Nice et de Gènes. Foderé en observa plusieurs à Pigna et à Castel Franco en 1805 (8); Valentin à Chiavari, en 1820 (9); Fuchs dans cette dernière ville et à Nice (10); M. Boeck à Turin (11), à Varazze près Gènes, à Comachio, dans le Ferrarois (12). M. Trompeo et M. Costa ont signalé dans le Congrès scientifique de 1843 une multitude de cas d'éléphantiasis des Grecs dans les États-Sardes (13), et spécialement dans la Ligurie, où sa présence a été souvent constatée par M. Bo (14). Enfin, le Dr Bonafous écrivait, en 1848, qu'une léproserie, composée de 400 individus, existe encore à San-Remo, entre Nice et Gènes (15).

La côte maritime opposée, c'est-à-dire le littoral de la Catalogne, Reus et les environs de Tarragone, ont offert plusieurs lépreux (16). Il en existe aussi en Portugal, à Braga (17), à Serpa dans l'Alentejo (18).

(1) *Annali univers. (Journ. des Connaiss. méd.-chir., 1842, p. 247)*

(2) Raymond; *Hist. de l'éléph.*, p. 24.

(3) Sieber. (Fuchs, p. 7.) — Danielssen et Boeck, p. 522.

(4) Danielssen et Boeck, p. 524.

(5) Bertin; Thèse, p. 47.

(6) Pallis; *Journ. des Connaiss. médico-chirurg.*, 1842, p. 247.

(7) Danielssen et Boeck, p. 186.

(8) *Journ. complément. du Dictionn. des Sciences méd.*, t. IV, p. 3.

(9) *Voyage médical en Italie*, p. 353.

(10) *Lepra Arabum*, p. 15.

(11) Danielssen et Boeck, p. 523.

(12) *Ibid.*, p. 185.

(13) *Med. Times*, t. X, p. 41.

(14) *Annales des Maladies de la peau*, t. III, p. 137.

(15) *Bullet. de l'Acad. de Méd.*, t. XIV, p. 115.

(16) Fuchs, p. 10.

(17) Vieira da Cruz, de Braga; *De l'éléphantiasis des Grecs*. (Thèses de Montpellier, 1857, n° 3, p. 7.)

(18) Imbert; Thèses de Paris, 1837, n° 335, p. 22.

La France en comptait dans le siècle dernier; les bords de la Méditerranée avaient été leur dernier refuge. Joannis (1), Raymond (2), Vidal (3), Valentin (4), en observèrent à Martigues, à Vitrolles; Boeck, à Rognes (5); Fuchs, près de l'étang de Berres, ainsi que dans le département de l'Aude, à Leucate, dans les Pyrénées-Orientales, à Saint-Laurent de Salance (6), et à Montpellier même (7).

L'éléphantiasis des Grecs a été importé dans diverses villes d'Europe. Ainsi, un malade de Southey, à Londres, venait de Bombay (8). Un autre, dont Lawrence a donné l'histoire, était originaire des États-Unis (9). Les faits de ce genre sont assez multipliés. Les exemples recueillis à Montpellier par M. Lordat (10), à Paris par Capuron (11), par Goguelin (12), par Alibert (13), par Fuchs (14), par MM. Rayer (15), Raisin (16), Cazenave (17), Gibert (18), Imbert (19), Bertin (20), etc., provenaient encore de source exotique (21).

(1) *Med. Obs. and inquiries*, t. I, p. 201.

(2) *Hist. de l'éléphantiasis*, p. 22.

(3) *Mém. de la Soc. royale de Méd.*, 1776, t. I, p. 161; et t. V, p. 192.

(4) *Bullet. de la Faculté de Méd. de Paris*, 1807, p. 48; 1808, p. 145.

(5) Danielssen et Boeck, p. 186 et 521.

(6) *De lepra Arabum in maria Mediterranei littore septentrionali observata*. Wirceburgi, 1831, p. 12, 13 et 15.

(7) Fuchs, p. 11. C'étaient un cordonnier de cette ville et un autre malade venant de Grenoble. (Obs. 8.)

(8) *Medico-chirurg. Transact.*, t. VI, p. 217.

(9) *Ibid.*, p. 210. *Journal de Leroux*, t. XXXVI, p. 374.

(10) Matelot génois en esclavage à Tunis. (*Journal général, ou Recueil périodique, etc.*, t. XXII, p. 178.)

(11) *Biblioth. méd.*, 1810, t. XXX, p. 326.

(12) *Bullet. de la Faculté de Méd. de Paris*, 1810, p. 91.

(13) *Journ. complém.*, t. II, p. 159.

(14) Fuchs rapporte deux Observations recueillies à l'hôpital Saint-Louis sur des individus venant des Antilles.

(15) *Maladies de la peau*, t. II, p. 316.

(16) Thèses de Paris, 1829, n° 248, p. 23.

(17) (Nouvelle-Orléans.) *Journ. hebdom.*, 1829, t. III, p. 157.

(18) *Maladies de la peau*, p. 385, 398 et 402.

(19) Thèses de Paris, 1837, n° 335.

(20) Thèse, 1856, n° 268, p. 17.

(21) M. Dévergie a rapporté une Observation d'éléphantiasis des Grecs indigène; le malade était du département du Cher. (*Maladies de la peau*, p. 535.)